Analyses et comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **16 (1928)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

John VIÉNOT. *Auguste Sabatier. I: La jeunesse, 1839-1870.* Paris, Fischbacher, 1927. 1 vol. in-8°, de 428 p., avec 11 gravures hors-texte.

Au moment où — présage de bon augure — les œuvres maîtresses d'Auguste Sabatier sont en réimpression, M. le professeur Viénot nous donne une biographie du grand théologien français. C'est fort heureux. Connaissant de plus près l'auteur de l'*Esquisse d'une philosophie de la religion* et de *Les religions d'autorité et la religion de l'esprit*, on pourra mieux pénétrer jusqu'au cœur de sa pensée, et en saisir toute la richesse.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce premier volume, à l'impression soignée, aux détails abondants, et du plus haut intérêt. Il vaut la peine de suivre le petit paysan de Vallon au Mas des Aires, à l'Institution de Ganges, à la Faculté de Montauban, puis en Allemagne ; d'assister à ses débuts dans le ministère pratique, et de le voir faire ses premières armes comme professeur, à Strasbourg, et enfin à Paris. Mais il est impossible de tout citer. Aussi nous bornons-nous à relever trois points seulement.

Et d'abord, le voyage d'Allemagne (ch. VI, pp. 166 et suiv.). Tout comme Charles Secrétan, Sabatier le commença par une halte de quelques semaines à Bâle, comme suffragant du pasteur Cramer. Ses impressions de la cité d'Œcolampade sont amusantes. C'est probablement à propos de Preiswerk qu'il écrit : « Dans le calme des longs hivers, il y a tel ou tel savant qui, patiemment, augmente chaque jour sa pelote et finit par avoir, sous la neige des ans, une science stupéfiante ». Quant à M. Cramer, il « doit savoir à lui seul autant d'hébreu que la France et la Suisse réunies »...

A Tubingue, Beck venait de remplacer Baur. Sabatier ne paraît pas avoir goûté beaucoup la science de ce professeur, dont « la personnalité est plus remarquable que sa théologie », à l'en croire. Il aimait en lui le théologien de la conscience morale, donc l'initiateur d'une « sérieuse théologie ». Mais, il est piquant de le relever sous la plume du futur professeur de Paris, dont on connaît l'orientation psychologique étroitement subjective, Sabatier reproche à Beck de trop laisser dans l'ombre

le côté objectif de la rédemption. Il lui reproche aussi — et ceci ne nous surprendra pas — de faire trop peu de place à l'histoire et à la critique.

L'homme qui, en Allemagne, devait faire sur le jeune Français l'impression la plus profonde, ce fut Richard Rothe. A cet égard, il est bien dommage que les lettres, adressées de Heidelberg par Sabatier à ses amis, aient disparu. Nous pourrions mieux encore mesurer l'influence, sur la pensée de Sabatier, de cet homme dont il aimait à se dire le disciple, « sans résoudre tout à fait comme lui tous les problèmes de la théologie ». La christologie du professeur allemand, surtout, lui plaisait. Comme Sabatier le fera plus tard, Rothe ramenait tout le christianisme à la personne du Christ. Le Christ, ce n'était pas pour lui le Logos incarné ; mais un homme pleinement humain, parce que pleinement un avec Dieu, à cause de la parfaite conformité de sa volonté avec la volonté divine. Subjugué par l'autorité morale de l'homme-Dieu, Rothe subjuguait ses étudiants moins par ses démonstrations que par l'affirmation simple et franche d'une conviction profonde. « Je n'oublierai jamais, écrira plus tard Sabatier, l'impression que nous faisait sa parole, quand, au terme d'une discussion, il s'arrêtait pour nous dire joyeusement et fermement : « En ce qui me concerne, c'est là, je le déclare en toute bonne conscience, et après un impartial examen, c'est là mon inébranlable conviction. » On comprend qu'après la première leçon de ce maître, Sabatier ait dit : Plantons ici notre tente.

Quelques pages du dernier chapitre parleront très directement au cœur des Suisses romands (p. 366 et suiv.). Elles nous rappellent ce que pensait Sabatier de l'œuvre de Secrétan. Il remarquait à juste titre que notre penseur est, après Vinet, « l'homme qui a le plus contribué parmi nous à relever l'apologétique et la philosophie religieuse ». Sabatier note aussi qu'on retrouve, à l'état de monnaie courante, une foule d'idées qui remontent jusqu'à Secrétan. Mais il a construit « un nouveau système de métaphysique ». Et c'est sa faiblesse...

Par endroits, l'exposé de M. Viénot est quelque peu sec. C'est dommage. Par contre, notre auteur sait aussi laisser parler son cœur. Nul ne lira sans émotion, par exemple, les dernières pages du volume : le récit de la séance d'inauguration de la Faculté de Paris, les fortes paroles du ministre Jules Ferry, et la prière solennelle prononcée au nom de tous par Ariste Viguié.

Nous engageons vivement tous ceux qui aiment la pensée protestante à lire ce premier volume. Et nous attendons avec impatience le second.

EDMOND GRIN.

Leopold CORDIER. *Evangelische Jugendkunde.* I : Quellenbuch zur Geschichte der evangelischen Jugend. Schwerin, Bahn 1925. Un volume de 496 p. in-8°.

M. Leopold Cordier, professeur de théologie pratique à l'Université de Giessen, publie un premier volume de sources et documents d'une valeur indiscutable. A l'aide d'extraits de statuts, de décrets gouvernementaux, d'articles de journaux, de fragments de livres, il documente le lecteur sur les tendances passées et actuelles des mouvements de la jeunesse protestante allemande. Cet ouvrage est né des travaux faits par les membres du séminaire théologique (réformé) d'Elberfeld, et de l'Ecole sociale pour femmes de cette ville. Dans un deuxième volume qui va paraître, l'auteur décrira les mouvements en question et donnera pour terminer son appréciation critique personnelle. (1)

Le mouvement de la jeunesse allemande a pris, depuis la guerre surtout, une ampleur extraordinaire ; dans aucun pays d'Europe, les groupements des jeunes n'ont pris de pareilles proportions.

L'ouvrage de M. Cordier concerne les seuls groupements protestants, lesquels ne représentent, dans l'ensemble, qu'une minorité ; et pourtant le mouvement qu'il décrit est important.

Un jugement collectif ne sera possible qu'après achèvement de l'ouvrage. Bornons-nous à relever certains détails.

Et tout d'abord : la différence entre les documents d'avant et d'après guerre est très significative. La tendance nationaliste est beaucoup moins accentuée dans les mouvements religieux de la jeunesse allemande que dans les groupements politiques, moraux et sportifs. Cependant on est frappé de l'absence presque complète de l'esprit de fraternité internationale et du désir de participer aux organisations mondiales de la jeunesse protestante.

Les mouvements de jeunesse n'ont pris de l'ampleur qu'à partir de 1825. Alors se créent les unions chrétiennes missionnaires et sociales ; on commence à grouper les apprentis et les ouvriers de fabriques. Puis l'Allemagne participe aux conférences universelles de Paris, en 1855, et de Genève, en 1879. Les problèmes sociaux prennent alors une mportance croissante ; dès 1880 le courant antisémite (cette plaie de la jeunesse allemande actuelle) se fait sentir. En 1882 débutent les groupes bibliques ; puis vient le mouvement parmi les étudiants ; on accentue la lutte contre l'alcoolisme et l'immoralité. Enfin la guerre impose d'innombrables devoirs nouveaux aux jeunes gens.

Les chapitres les plus intéressants sont sans conteste les deux der-

(1) Ce second volume, dédié à la conférence universelle des Unions chrétiennes à Helsingfors, a paru, fort de 828 p.

niers, concernant les groupements nouveaux d'ordre moral et social. Sur ce terrain, si étroitement dépendant de la situation du pays, le mouvement allemand a des caractères très originaux.

Dans sa dernière phase, il est vrai, il accuse de décevantes diversités. Il se transforme avec une rapidité étonnante ; chaque jour des faits nouveaux sollicitent l'attention de l'observateur. Sur le terrain moral et social le travail accompli est des plus sérieux ; quant aux tendances proprement religieuses, il faut faire bien des réserves. On se grise de mots, on jongle avec les théories ; l'emphase le dispute à l'agitation et l'on exprime souvent dans un style boursouflé des choses simples, voire même banales. Ici vraiment, il y a peu de choses à apprendre. *Parturiunt montes...* Que sortira-t-il de solide de tout cela ? M. Cordier cherchera à le dire dans son deuxième volume, que nous attendons avec impatience.

ED. PLATZHOFF-LEJEUNE.

A. CAUSSE. *Les plus vieux chants de la Bible.* (Etudes d'histoire et de philosophie religieuses publiées par la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, N° 16.) Paris, Alcan, 1926. Un vol. in-8, de 175 p.

Aux jours de son triomphe, l'Ecole de Wellhausen se signalait par une fureur de rajeunissement. Elle révoquait en doute avec persévérance l'antiquité de la plupart des documents bibliques. Elle tenait pour impossible d'affirmer qu'il y eût des psaumes antérieurs à l'exil. Elle montrait le Pentateuque noyé sous les influences prophétiques. Et, chez les prophètes eux-mêmes, tous les passages messianiques étaient suspects d'interpolation.

On pouvait se demander dès lors où en arriverait la critique, si elle continuait... La critique a continué, et le résultat de sa marche en avant a été de reviser sur bien des points ce vaste procès d'inauthenticité. En étudiant mieux les textes, on s'est aperçu que, si la date de leur rédaction définitive est évidemment souvent tardive, ils contiennent cependant des éléments très anciens, ayant derrière eux tout un processus littéraire et surtout oral, dont ils sont l'aboutissement et par lequel ils plongent leurs racines dans le plus lointain passé. Cette réaction salutaire dont les noms de Gunkel et de Gressmann sont inséparables gagne constamment du terrain. Et le récent ouvrage du professeur A. Causse de Strasbourg sur les *Plus vieux chants de la Bible* y apporte une contribution importante.

De tout temps, Israël a chanté : le chant de Lémec (Genèse IV, 23-24), la parole contre Amalek (Exode XVII, 16), le cantique de Myriam au bord de la Mer Rouge (Exode XV, 21), le chant des puits (Nombres

XXI, 17-18), tous ces petits poèmes très courts, formés de quelques stiches où s'expriment des sentiments très élémentaires, représentent le premier stade de la poésie lyrique des Hébreux. C'est de la poésie collective, dont les formules stéréotypées se transmettent de groupe à groupe, de génération en génération.

Plus tard, les genres se différencient, tandis que les conteurs racontent avec persévérance les belles histoires du passé. Les *mochelim*, dont l'ancêtre est Youbal, fils de Lémec, vont à travers le pays, et les habitants des villages s'attroupent pour les écouter parler du passé, chanter leurs hymnes, encore assez primitifs du reste, et dans lesquels les éléments épiques, dramatiques, lyriques restent confondus. Les « dicts sur les tribus » (Bénédictions de Jacob et de Moïse) viennent de ces Mochelim, et, si leur dernière rédaction est relativement récente, leur substance remonte au douzième siècle. A la même lignée se rattache le cantique de Débora, si caractéristique de la poésie hébraïque, difficilement épique, et dont la puissance naît de sentiments ardents exprimés sobrement dans des strophes plus juxtaposées que liées. La complainte sur la mort de Jonathan, celle sur la mort d'Abner sont attribuées par M. Causse à David lui-même, et, selon lui, les oracles de Balaam témoignent de toute une évolution qui nous conduit jusqu'au prophétisme.

Mais les Mochelim n'étaient pas les seuls à chanter en Israël. M. Causse admet que, dès les temps anciens, ont existé des chanteurs et des musiciens attachés aux divers sanctuaires, les *mechocherim*. Et il n'hésite pas à voir en ces personnages les auteurs et les exécutants d'un bon nombre de ces psaumes qu'autrefois on déclarait en bloc post-exiliques, — ou du moins dans ces psaumes, de fragments importants et de quantité de formules stéréotypées qui ont servi de thèmes, de leitmotiv à des développements lyriques postérieurs. On peut estimer que les arguments critiques invoqués dans ce chapitre n'ont pas tous la même force. Mais le principe est indiscutable en vertu duquel un symptôme de date récente ne suffit pas à faire révoquer en doute l'antiquité de tout un poème.

L'intérêt de pareilles recherches saute aux yeux. Peu à peu, grâce aux travaux patients de cette sorte, il devient possible de se faire une image au moins approchée de la vie sociale et religieuse d'Israël en cette période confuse et mystérieuse qui a précédé le grand prophétisme. Bien des questions restent encore à élucider, ou du moins à présenter à notre public de langue française : les formes premières du prophétisme, les idées eschatologiques anciennes attendent encore leurs historiens. L'ère des recherches, voire des découvertes n'est pas close. Et les auteurs de monographies qui abordent les nouveaux et renouvellent les anciens problèmes ont droit à la reconnaissance de tous les esprits qui aspirent à se faire une idée personnelle et raisonnée de l'histoire religieuse d'Israël.

A. ÆSCHIMANN.